

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marie-Alice BONDALLAZ

Le Prince de Rhône : Sigismond, roi de
Bourgogne, partie II

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1943, tome 41, p. 181-188

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Le Prince du Rhône

Sigismond, roi de Bourgogne

C'est à Carouge, le Karrog celtique et burgonde, que le roi Sigismond avait amené sa jeune épouse, Amalberge-Ostrogotha. Quand, tout enfant, son père Gondebaud l'avait fait roi de Genève (c'est-à-dire de toute la Romandie, qu'il aimait avec prédilection), on avait construit sur la colline un grand château pour sa résidence¹.

Entre les chênes millénaires de la forêt immense et la rivière qui gronde au bas de ses falaises effrayantes, ce château offrait comme une oasis ses jardins, ses parterres et ses vergers. Sous l'auvent des grands toits couverts de tuiles vertes, des balcons et des galeries aux balustres ouvragés, sculptés et peints de couleurs vives, s'enroulaient autour des bâtiments inégaux et les reliaient d'une guirlande écarlate et bleue, rehaussée d'or.

Une cour intérieure enfermait le délicieux mystère de sa fontaine et de ses parterres de lys, entre des colonnades sculptées par les artisans qui savent orner le bois de mille facettes avec des figures de nœuds, de cercles et de grecques,

¹ Voir la première partie de cette évocation dans les « Echos » de juin-juillet.

où le chaud cinabre, le pourpre et le plus doux lapis-lazuli mettaient leurs vibrations dans la lumière.

Plus élancée et plus blanche qu'un des lys caressés par sa main distraite, parfois une adolescente longea le parterre embaumé, et ses yeux hautains et pensifs étaient des abîmes de mélancolie. Ses sandales menues glissaient sur le sable rose, et l'on n'entendait rien que ce bruit léger de pas dans l'allée et le sanglot ininterrompu de la fontaine.

La reine Ostrogotha rêvait à sa lointaine patrie !

Nostalgie... solitude... épouvantes...

Qui dira la détresse des nuits de bise autour du Salève, quand la clameur tragique emplit tout l'horizon.

« Thalassa ! thalassa ! » reedit tout bas la reine en frissonnant. Mais ce n'est pas, non, ce n'est pas la mer bleue et divine, la mer où chantent les sirènes, c'est la plainte qu'arrache à la terre, pendant les interminables nuits de décembre, la bise noire qui souffle sur Genève et sur le plateau de Carouge où la forêt millénaire secoue dans le vent ses ramures avec un bruit de vagues en colère ; et l'Arve lui répond en mugissant au pied de ses falaises avec sa grande voix désolée. Pendant ces nuits de tourmente, on dirait que les anciens dieux reviennent et que leur souffle passe dans les herbes du Plan-les-Ouates, où, çà et là, le roc affleure parmi les digitales et les pensées sauvages.

La lune éclaire sur la montagne les grands trous noirs qui sont l'entrée des antres où demeurent, accroupies auprès de leurs dolmens encore gluants de sang humain, les vieilles aux tresses blanches emmêlées de verveine, aux yeux bleus fulgurants, qu'on appelle tout bas les Sorcières du Salève ; en réalité dernières prêtresses des dieux abolis et qui, dans l'épaisse forêt de chênes où coule la Drize, dont le nom veut dire en celtique : Eau des chênes, avaient jadis leur collège sacré. La Croix du Christ les en a chassées avec leurs faucilles d'or et leurs couronnes de verveine, et maintenant elles se cachent au plus creux de la montagne inaccessible, où le peuple vient les trouver pour connaître d'elles sa bonne ou male aventure, et pour y chercher la guérison des maladies. Car elles ont le secret

des philtres qui guérissent, qui tuent ou qui donnent l'amour. C'est elles aussi, qui aux heures propices où la lune d'automne, Hécate, mère des enchantements, inonde l'univers de ses fluides maléfiqes, s'en vont cueillir la renoncule au cœur noir, qui croît parmi les rochers du Salève, et dont les habitants des Alpes de toute antiquité se servent pour empoisonner leurs flèches.

On dit tout bas qu'à chaque solstice, une victime humaine est immolée, parmi les incantations...

L'insomnie de la reine. Tremblante et glacée parmi la tiédeur des fourrures, accoudée aux coussins de byssus écarlate tout gonflés par le plus fin duvet de ces perdrix d'Asie qui, dit-on, procure les doux rêves, elle se meurt. C'est à Carouge qu'elle est morte, sans doute, et probablement de nostalgie avant le couronnement de son époux comme roi de Bourgogne. Morte de langueur ou de nostalgie, pauvre petite princesse d'Orient, jetée par son destin aux bords de l'Arve où la bise est glacée.

Le roi la pleura, puis il prit pour femme une esclave de la reine, Constance, et qui lui donna deux enfants.

L'ancienne suivante, qui succédait à la fille des Amales impériaux, emplissait maintenant le château de Carouge de sa présence un peu criarde et bruyante, mettant partout sa gaieté fraîche et le cliquetis de ses bijoux trop nombreux qui tintinnabulaient sur les robes de soie toujours envolées autour des petits pieds sans repos.

Les deux enfants qu'elle avait donnés au roi Sigismond, Ghislehard et Gondebald, étaient beaux et robustes comme elle. On les voyait partout se glisser, en gazouillant cet incompréhensible jargon des tout-petits, titubant aux jambes des servantes qui couraient de l'étable à la laiterie tenant en équilibre des seaux de lait où ils venaient boire dans leurs mains ouvertes. Barbouillés de crème, ils repartaient à la voix du chevrier qui les appelait pour leur montrer deux tout menus chevreaux nouveau-nés, bêlant et cherchant déjà à se tenir sur leurs pattes frêles. Et puis l'odeur matinale des vergers les attirait à leur ombre où les fruits tombés luisaient mouillés par la rosée, tandis que sur l'herbe où se balançait l'ombre des pommiers ronds, des cerisiers couleur de rose fanée et des pruniers

odorants bourdonnant encore du vol des abeilles, s'éparpillaient les rayons du soleil d'arrière-saison.

Qu'ils étaient grands et profonds ces vergers, sur le versant du plateau qui descend vers la Drize ! Beaucoup plus large et profonde que de nos jours, elle coulait au bas des murailles qui bordaient les dépendances du palais : jardins et prairies où les poulains jouaient autour des belles ca-vaies, où couraient les chevaux arabes et numides que le roi montait dans ses voyages ou pour la guerre, et les mulles blanches au pelage immaculé, doux comme un écheveau de soie, venues d'Italie avec la reine morte, et qui l'avaient amenée dans le tintement de leurs clochettes d'or, en dressant haut leur jolie tête.

On les attelait maintenant à la litière où la nouvelle souveraine, Constance, aimait à se laisser mollement balancer au long des routes qui la menaient en pèlerinage aux sanctuaires de Genève, ou des Voirons, ou bien pour de plus longs voyages, en suivant le roi qui se déplaçait vers ses capitales du Rhône : Genève, Lyon, Arles ou Vienne.

Vienne, la préférée, jadis ville impériale au temps des Romains, grande et magnifique, avec ses basiliques, ses palais, ses jardins suspendus sur le fleuve et son grand port où des galères abordaient, venant de Marseille, sur la Méditerranée. Ces galères apportaient avec elles toutes les richesses de l'Orient, seule source d'où nous venait tout ce qui fait la beauté de la vie, au moins matériellement : art, poésie et luxe. De la Chine et des Indes qui portaient alors le nom mystérieux d'Ophir, nous venaient les parfums, les soieries et les épices. De Byzance, des livres, des broderies et des tissus brochés d'or, dans lesquels on enveloppait avec révérence les os des martyrs. D'Asie venaient les fourrures qui recouvraient les lits des princes, et aussi des animaux apprivoisés : oiseaux, lévriers pour la chasse et pour le plaisir, avec des plantes et des fleurs merveilleuses. De l'Italie voisine on recevait les vins fins, les coquillages marins et les fruits, que l'on acclimatait aussi aux rives du Rhône, inondées de soleil.

Ce soleil éclatant de la Provence, dont alors Vienne faisait partie, illuminait toute la vie des enfants, et faisait vibrer autour d'eux l'azur d'un ciel presque toujours bleu, l'eau du fleuve qui coulait, large comme une mer, sous les

fenêtres du palais, et le feuillage des oliviers, des orangers et des lauriers-roses, dans les jardins clos de cyprès.

De grands lys blancs s'élançaient des jarres en grès posées aux coins des terrasses ; et dans des vases plus petits, il y avait des plants de basilic et d'autres herbes odorantes qui, mêlées au parfum des lys, embaumaient l'air comme un encens.

Des volières aux barreaux d'or contenaient des oiseaux chanteurs, et d'autres aux plumes éclatantes qui faisaient en s'ouvrant jaillir un ruissellement de pierres précieuses.

La vie était douce au milieu de ces merveilles, auprès d'un père très bon et très gai, qui leur permettait de jouer avec sa longue épée et son grand manteau blanc bordé de pourpre. Parfois, il les prenait dans ses bras et leur chantait des chansons très gaies, d'une voix retentissante et joyeuse, qui offensait les oreilles habituées au timbre harmonieux des voix romaines. Un écrivain latin, Sidoine Apollinaire, qui avait été jadis l'hôte d'un roi burgonde, dit dans une de ses lettres qu'il est vraiment peu agréable de vivre avec ces Barbares dont la chevelure sent le beurre, et qui chantent à pleins poumons depuis l'aube jusqu'à la nuit.

Cette habitude est restée chez leurs descendants, et comme nos ancêtres burgondes, dont nous avons gardé « la bonne humeur et l'esprit sage », si nous ne lisons plus nos cheveux avec du beurre, du moins aimons-nous encore à chanter en cœur, à pleine voix, nos belles chansons romandes.

Pour aller de Vienne à Genève, on remontait le Rhône jusqu'à Lyon, et cinquante ans auparavant, deux princesses, les cousines du roi Sigismond, avaient parcouru ce même chemin, qui pour elles était le chemin de l'exil, avec leur oncle Gondebaud : Clotilde, maintenant la puissante reine des Francs, et Sedeleube, morte en odeur de sainteté dans son couvent de St-Victor à Genève. Tremblantes, elles

avaient suivi le roi jusqu'à Lyon, où, quittant le fleuve, il faut prendre la route ; le fleuve, ce Rhône qui, depuis leur naissance, accompagnait leur vie de sa grande voix, parfois douce comme un murmure, et parfois rugissante et emportée comme un bruit d'ouragan ; c'était pour elles comme ces chansons de nourrice que l'on entend à peine et que cependant l'on n'oublie jamais. Et parmi les tristesses de leur département, il leur sembla qu'elles étaient plus seules encore de ne plus entendre cette voix.

En arrivant à Genève, soudain la grande voix se fit entendre de nouveau, et devant elles une eau verte et profonde apparut entre les saules du rivage. Les deux petites alors, serrées l'une contre l'autre dans le chariot de voyage, regardaient de tous leurs grands yeux pleins de nostalgie. Clotilde avait demandé : « Quelle est cette rivière ? » Et Sédeleube avait répondu : « C'est le Rhône. Tu vois, nous n'avons pas quitté notre patrie. » Car le fleuve, pour nos rois de Bourgogne, était le grand chemin de leurs domaines, et fièrement ils pouvaient se dire Princes du Rhône.

Mais à tous les palais magnifiques des grandes villes, les enfants du roi Sigismond préféraient leur beau château de Carouge où leur petite vie s'écoulait si douce, et si riche de menues aventures....

L'approche de l'hiver, hélas ! allait bientôt ramener les voyageurs vers les cités enfermées, il fallait se hâter de courir partout et de revoir, avant de le quitter, tout ce qu'on aimait tant !

Parfois, dans les allées, ou dans les grandes salles du palais, le prince aîné passait, Sigéric, ombre élancée et fière, d'un pas allongé qui le soulevait et le portait en avant comme un coup d'aile. Les deux petits devaient renverser la tête en arrière et lever très haut un petit nez frémissant, et des paupières élargies par l'admiration, vers le beau visage au profil si pur, aux longs yeux étroits pareils à ceux de la défunte reine, sa mère. Il passait le front couvert d'un nuage, et de l'air triste et hautain d'un archange exilé. L'impériale Byzance avait mis son feu dans les veines de son aïeul Théodoric, et ce même sang courait dans les artères du bel adolescent pour qui ce pays de Bourgogne,

où sa mère était morte, semblait bien étroit et bien pauvre ; des souvenirs confus, transmis à sa naissance, lui montraient comme un paradis le beau royaume d'azur, de miel et d'or, cette Italie, qui bientôt n'aurait plus de maître, puisque Théodoric déjà vieux n'avait pas eu de fils.

Qui sait, en vérité, quels rêves hantaient ce jeune cerveau ? Et le fils de la reine exilée n'avait-il pas quelque raison de songer à cet héritage d'Italie, que peut-être il lui serait possible de disputer à sa jeune tante Amalasonthe, celle qui était née du mariage de Théodoric avec Alboflède, la sœur du roi Clovis de France ? Mariée à l'un de ses cousins, elle en avait un fils, nouveau-né, que son grand-père adopterait presque certainement, s'il en avait le temps avant sa mort.

Mais que Sigéric fût capable de hâter cette mort de son grand-père afin d'arriver plus sûrement à prendre sa place, ce ne fut qu'une calomnie inventée par la méchanceté retorse et basse de Constance, sur des paroles imprudentes échappées sans doute au jeune prince, et que la marâtre garda malignement dans son cœur, ce cœur tout plein de jalousie pour la rivale disparue et ses enfants.

Or Sigéric n'avait pas subi l'ensorcellement de la serve, et ne pouvait pardonner à son père d'avoir si vite oublié le grand amour qu'ils avaient eu tous deux pour la morte.

Son cœur abandonné se rappelait les chaudes caresses au creux des genoux maternels, les parfums de la robe et du voile qui l'enveloppaient de leur nuit quand il était le tout petit enfant très aimé de sa mère. Il avait meurtri ses joues à la rondeur des perles que les brodeurs d'Asie sertissent dans les orfrois ; ses doigts avaient joué dans les camées de la ceinture et des colliers et parmi les anneaux si lourds aux minces doigts fragiles ; il avait enchanté ses yeux des reflets changeants qui jouaient dans les escarboucles et l'or du bandeau royal, sous la rose clarté tombant des fenêtres grillées dans la pénombre des chambres palatines.

La colère indignée qui depuis si longtemps couvait dans le cœur du jeune homme éclata sans contrainte un jour de grande fête où l'intruse, celle qui, jadis, servait sa mère à genoux, non contente d'avoir pris sa place aux côtés de son père, apparaissait triomphante, ayant mis à ses doigts, à son col, à son front, les bijoux de la reine, et tout

entière, la détestée, couverte des soieries, des orfrois, des bijoux qui pour l'enfant étaient des reliques sacrées.

De quel regard elle défiait le prince abandonné !

Alors lui, se jetant vers elle d'un élan farouche lui avait dit : « N'as-tu pas honte, serve, de te parer des bijoux et des vêtements de la reine ma mère, qui était ta maîtresse ? »

Ah ! l'insulte n'est pas restée sans vengeance.

Le soir en caressant le pauvre roi, si faible, elle a murmuré doucement : « O roi, comme je suis triste de voir ton fils pécher contre toi. Sache qu'il veut prendre ta vie afin de régner à ta place, et même qu'il veut agrandir son royaume vers l'Italie, héritage de son grand-père. Oui, telle est son ambition. Mais tant que tu vivras, il doit la cacher. Alors... »

A ces mots perfides, le roi n'écoute plus sa raison. Il sent monter en lui une de ces fureurs élémentaires, implacables, que rien ne peut arrêter, implacables comme le Destin.

Il se lève aussitôt de son lit en criant : « Le traître, il faut qu'il meure, il faut qu'il meure ! »

Constance alors soulève la portière qui séparait la chambre d'un couloir où ses esclaves attendaient : « Ecoutez ce que dit le roi ! » murmura-t-elle. Ils n'eurent garde de l'oublier !

M.-A. BONDALLAZ

(A suivre)